

Dossier

En complément de l'entretien que Marie-Christine Natta nous a accordé, nous publions ci-dessous, avec sa complicité, des extraits de la correspondance de Baudelaire (lettres à sa mère, lettres à Fernand Desnoyers), de ses journaux intimes, de poèmes et de textes en prose, de ses publications sur l'art, enfin une bibliographie de ses écrits et des principaux ouvrages critiques.

Extraits de la correspondance de Baudelaire

Lettres à sa mère. (6 mai 1861)

Ma chère mère, si tu possèdes vraiment le génie maternel et si tu n'es pas encore assez lasse, viens à Paris, viens me voir, et même me chercher. Moi, pour mille raisons terribles, je ne puis pas aller à Honfleur chercher ce que je voudrais tant, un peu de courage et de caresses. A la fin de mars je t'écrivais : *Nous reverrons-nous jamais ?* J'étais dans une de ces crises où on voit la terrible vérité. Je donnerais je ne sais quoi pour passer quelques jours auprès de toi, toi, le seul être à qui ma vie est suspendue, huit jours, trois jours, quelques heures.

Tu ne lis pas assez attentivement mes lettres, tu crois que je mens, ou au moins que j'exagère quand je parle de mes désespoirs, de ma santé, de mon horreur de la vie. Je te dis que je voudrais te voir, et que je ne puis pas courir à Honfleur. Tes lettres contiennent de nombreuses erreurs et des idées fausses que la conversation pourrait rectifier et que des volumes d'écriture ne suffiraient pas à détruire.

Toutes les fois que je prends la plume pour t'exposer ma situation, j'ai peur ; j'ai peur de te tuer, de détruire ton faible corps. Et moi, je suis sans cesse, sans que tu t'en doutes, au bord du suicide. Je crois que tu m'aimes passionnément ; avec un esprit aveugle, tu as le caractère si grand ! Moi, je t'ai aimée passionnément ds mon enfance ; plus tard, sous la pression de tes injustices, je t'ai manqué de respect, comme si une injustice maternelle pouvait autoriser un manque de respect filial ; je m'en suis repenti souvent, quoique, selon mon habitude, je n'en aie rien dit. Je ne suis plus l'enfant ingrat et violent. De longues méditations sur ma destinée et sur ton caractère m'ont aidé à comprendre toutes mes fautes et toute ta générosité. Mais, en somme le mal est fait, fait par tes imprudences et par mes fautes. Nous sommes évidemment destinés à ns aimer, à vivre l'un pour l'autre, à finir notre vie le plus honnêtement et le plus doucement qu'il sera possible. Et cependant, dans les circonstances terribles où je suis placé, je suis convaincu que l'un dous ns deux tuera l'autre, et que finalement nous nous tuerons réciproquement.

Après ma mort, tu ne vivras plus, c'est clair. Je suis le seul objet qui te fasse vivre. Après ta mort, surtout si tu mourais par une secousse causée par moi, je me tuerais, cela est indubitable. Ta mort, dont tu parles souvent avec trop de résignation, ne corrigerait rien ds ma situation ; le conseil judiciaire serait maintenu (pourquoi ne le serait-il pas ?), rien ne serait payé, et j'aurais par surcroît de douleurs, *l'horrible sensation d'un isolement absolu*. Moi, me tuer, c'est absurde, n'est-ce pas ? "Tu vas donc laisser ta vieille mère toute seule", diras-tu. Ma foi ! si je n'en ai pas strictement le droit, je crois que la quantité de douleurs que je subis depuis *près de trente ans* me rendrait excusable.

Pour en revenir au suicide, une idée non pas fixe, mais qui revient à des époques périodiques, il y a une chose qui doit te rassurer. Je ne puis pas me tuer sans avoir mis mes affaires en ordre. Tous mes papiers sont à Honfleur, dans une gde confusion. Il faudrait donc, à Honfleur, faire un grand travail. Et une fois là-bas je ne pourrais plus m'arracher d'auprès de toi. Car tu dois supposer que je ne voudrais pas souiller ta maison d'une détestable action. D'ailleurs tu deviendrais folle. Pourquoi le suicide ? est-ce à cause des dettes ? Oui, et cependant les dettes peuvent être dominées. C'est surtout à cause d'une fatigue épouvantable qui résulte d'une situation impossible *trop prolongée*. Chaque minute me démontre que je n'ai plus de goût à la vie.

Une grande imprudence a été commise par toi dans ma jeunesse. Ton imprudence et *mes fautes anciennes* pèsent sur moi, et m'enveloppent. Ma situation est atroce. Il y a des gens qui me saluent, il y a des gens qui me font la cour, il y en a peut-être qui m'envient.

Ma situation littéraire est plus que bonne. Je puis faire ce que je voudrai. Tout sera imprimé. Comme j'ai un genre d'esprit impopulaire, je gagnerai peu d'argent, mais je laisserai une grande célébrité, je le sais, - pourvu que j'aie le courage de vivre. Mais ma santé spirituelle ; détestable ; - perdue peut-être. J'ai encore des projets : *Mon cœur mis à nu, des romans, deux drames*, dt un pour le Théâtre-Français, tout cela sera-t-il fait ? *Je ne le crois plus*. Ma situation relative à l'honorabilité, épouvantable, - c'est là le plus grand mal. Jamais de repos. Des insultes, des outrages, des avanies dont tu ne peux pas avoir l'idée, et qui corrompent l'imagination, la paralysent. Je gagne un peu d'argent, c'est vrai ; si je n'avais pas de dettes, et *si je n'avais plus de fortune*, JE SERAIS RICHE, médite bien cette parole, je pourrais sans danger exercer ma charité envers Jeanne. Nous reparlerons d'elle tout à l'heure. C'est toi qui as provoqué des explications. - Tout cet argent fuit dans une existence dépensière et malsaine (car je vis très mal) et dans le paiement ou plutôt l'amortissement insuffisant de vieilles dettes, dans des frais d'huissiers, de papier timbré, etc.

Tout à l'heure, j'en viendrais aux choses positives, c'est-à-dire actuelles. Car en vérité, j'ai besoin d'être sauvé, et toi seule tu peux me sauver. Je veux tout dire aujourd'hui. Je suis seul, sans ami, sans maîtresse, sans chien et sans chat, à qui me plaindre. Je n'ai que le portrait de mon père, qui est toujours muet (cf lettre à Mme Aupick, 4 mars 1857, " Je laisserai à Paris chez mon rentoileur à qui je dois 50 francs et à qui je vais reprendre le portrait de mon père, ce malheureux portrait, accoutumé comme moi aux déménagements", CG, I, 477.

Je laisse tout cela de côté, et je veux reprendre mes rêveries ; avant d'en venir au projet que je veux t'ouvrir, j'y prends un vrai plaisir. Qui sait si je pourrai une fois encore t'ouvrir toute mon âme, *que tu n'as jamais appréciée ni connue !* J'écris sans hésitation, tant je sais que c'est vrai.

Il y a eu dans mon enfance une époque d'amour passionné pour toi ; écoute et lis sans peur. Je ne t'en ai jamais tant dit. Je me souviens d'une promenade en fiacre ; tu sortais d'une maison de santé où tu avais été reléguée, et tu me montras, pour me prouver que tu avais pensé à ton fils, des dessins à la plume que tu avais faits pour moi. Crois-tu que j'aie une mémoire terrible ? Plus tard, la place Saint-André-des-Arcs et Neuilly. De longues promenades, des tendresses perpétuelles ! Je me souviens des quais, qui étaient si tristes le soir. Ah ! ç'a été pour moi le bon temps des tendresses maternelles. Je te demande pardon d'appeler *bon temps* celui qui a été sans doute mauvais pour toi. Mais j'étais toujours vivant en toi ; tu étais uniquement à moi. Tu étais à la fois une idole et un camarade. Tu seras peut-être étonnée que je puisse parler avec passion d'un temps si reculé. Moi-même j'en suis étonné. C'est peut-être parce que j'ai conçu, une fois encore, le désir de la mort, que les choses anciennes se peignent si vivement dans mon esprit.

Plus tard, tu sais quelle atroce éducation ton mari a voulu me faire ; j'ai quarante ans et je ne pense pas aux collèges sans douleur, non plus qu'à la crainte que mon beau-père m'inspirait. Je l'ai cependant aimé, et d'ailleurs j'ai aujourd'hui assez de sagesse pour lui rendre justice. Mais enfin il fut opiniâtrement maladroit. Je veux glisser rapidement parce que je vois des larmes dans tes yeux.

Je te demande à la fois conseil, appui, entente complète entre toi et moi, pour me tirer d'affaire. Je t'en supplie, viens, viens. Je suis à bout de force nerveuse, à bout de courage, à bout d'espérance. Je vois une continuité d'horreur. Je vois ma vie littéraire à tout jamais entravée. Je vois une catastrophe. Tu peux bien, pour huit jours, demander l'hospitalité à des amis, à Ancelle, par exemple. Je donnerais je ne sais quoi pour te voir et t'embrasser. Je pressens une catastrophe, et je ne peux pas aller chez toi maintenant. Paris m'est mauvais. Déjà deux fois j'ai commis une imprudence grave que tu qualifieras plus sévèrement ; je finirai par perdre la tête.

Encore une idée fautive de toi à rectifier, qui revient sans cesse sous ta plume. Je ne m'ennuie jamais dans la solitude, je ne m'ennuie jamais auprès de toi. Je sais seulement que je souffrirai par tes amis. J'y consens.

Quelquefois l'idée m'est venue de convoquer un conseil de famille ou de me présenter devant un tribunal. Sais-tu bien que j'aurais de bonnes choses à dire, ne fût-ce que ceci : j'ai produit huit volumes dans des conditions horribles. Je puis gagner ma vie. Je suis assassiné par les dettes de ma jeunesse ?

Je ne l'ai pas fait, par respect pour toi, par égard pour ton horrible sensibilité. Daigne m'en savoir gré. Je te le répète, je me suis imposé de n'avoir recours qu'à toi.



Charles Baudelaire par Étienne Carjat vers 1862

Lettre à Fernand Desnoyers, fin 1853 ou début 1854

Mon cher Desnoyers, vous me demandez des vers sur la Nature, n'est-ce pas ? sur les bois, les grands chênes, la verdure, les insectes, - sur le soleil, sans doute ? Mais, vous savez bien que je suis incapable de m'attendrir sur les végétaux et que mon âme est rebelle à cette singulière religion nouvelle, qui aura toujours, ce me semble, pour tout être spirituel, je ne sais quoi de shocking. Je ne croirai jamais que l'âme des Dieux habite dans les plantes, et quand même elle y habiterait, je m'en soucierais médiocrement, et considérerais la mienne comme d'un bien de plus haut prix que celle des légumes sanctifiés.

Journaux intimes

Fusées, mon coeur mis à nu, hygiène

"Le Dandy doit aspirer à être sublime sans interruption ; il doit vivre et dormir devant un miroir."

"Beaucoup d'amis, beaucoup de gants, - de peur de la gale."

"La femme est le contraire du Dandy.

Donc elle doit faire horreur.

La femme a faim et elle veut manger. Soif, et elle veut boire.

Elle est en rut et elle veut être foutue.

Le beau mérite !

La femme est naturelle, c'est-à-dire abominable.

Aussi est-elle toujours vulgaire, c'est-à-dire le contraire du Dandy."

La femme est bien dans son droit, et même elle accomplit une espèce de devoir en s'appliquant à paraître magique et surnaturelle ; il faut qu'elle étonne, qu'elle charme ; idole, elle doit se dorner pour être adorée. Elle doit donc emprunter à tous les arts les moyens de s'élever au-dessus de la nature pour mieux subjuguier les coeurs et frapper les esprits.

Le goût précoce des femmes. Je confondais l'odeur de la fourrure avec l'odeur de la femme. Je me souviens...

Enfin, j'aimais ma mère pour son élégance. J'étais donc un dandy précoce.

Ce qu'il y a d'enivrant ds le mauvais goût, c'est le plaisir aristocratique de déplaire.

Être un homme utile m'a paru toujours quelque chose de bien hideux.

Un Dandy ne fait rien.

Vous figurez-vous un Dandy parlant au peuple, excepté pour le bafouer ?

Un fonctionnaire quelconque, un ministre, un directeur de théâtre ou de journal, peuvent être quelquefois des êtres estimables, mais ils ne sont jamais divins. Ce sont des personnes sans personnalité, nés pour la fonction, c'est-à-dire la domesticité publique.

"Il n'existe que trois êtres respectables :

Le prêtre, le guerrier, le poète. Savoir, tuer et créer.

Les autres hommes sont taillables et corvéables, faits pour l'écurie, c'est-à-dire pour exercer ce qu'on appelle des *professions*.

Variante

"Il n'y a de grand parmi les hommes que le poète, le prêtre et le soldat,
l'homme qui chante, l'homme qui bénit, l'homme qui sacrifie et se sacrifie.
Le reste est fait pour le fouet.

C'est par le loisir que j'ai, en partie, grandi.

À mon grand détriment ; car le loisir, sans fortune, augmente les dettes, les avanies résultant des dettes.

Mais à mon grand profit, relativement à la sensibilité, à la méditation, et à la faculté du dandysme et du dilettantisme.

Les autres hommes de lettres sont, pour la plupart, de vils piocheurs très ignorants.

Qu'est-ce que l'homme supérieur ?

Ce n'est pas le spécialiste.

C'est l'homme de Loisir et d'Education générale.

Être riche et aimer le travail."

Je n'ai pas de convictions, comme l'entendent les gens de mon siècle, parce que je n'ai pas d'ambition.

Il n'y a pas en moi de base pour une conviction. (...)

Cependant, j'ai quelques convictions, dans un sens plus élevé, et qui ne peut pas être compris par les gens de mon temps."

Pourquoi les démocrates n'aiment pas les chats, il est facile de le deviner. Le chat est beau ; il révèle des idées de luxe, de propreté, de volupté, etc...

Goût invincible de la prostitution dans le cœur de l'homme, d'où naît son horreur de la solitude. – Il veut être *deux*. L'homme de génie veut être *un*, donc solitaire.

La gloire, c'est de rester *un*, et se prostituer d'une manière particulière.

C'est cette horreur de la solitude, le besoin d'oublier son moi ds la chair extérieure, que l'homme appelle noblement *besoin d'aimer*.

Être un grand homme et un saint *pour soi-même*, voilà l'unique chose importante.

A chaque minute, nous sommes écrasés par l'idée et la sensation du temps. Et il n'y a que deux moyens pour échapper à ce cauchemar, - pour l'oublier : le Plaisir et le Travail. Le Plaisir nous use, le Travail nous fortifie. Choisissons.

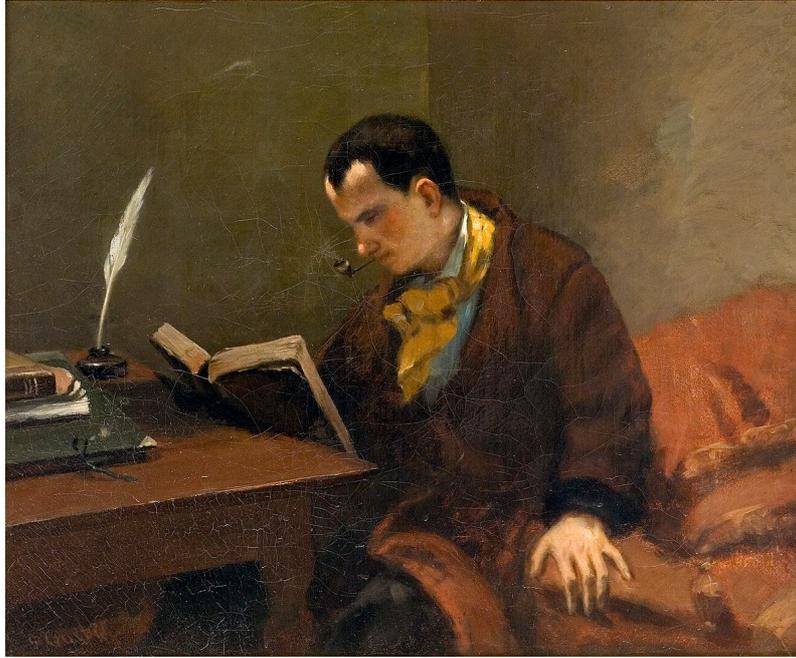
Plus nous nous servons d'un de ces moyens, plus l'autre nous inspire de répugnance.

On ne peut oublier le temps qu'en s'en servant.

Tout ne se fait que peu à peu."

"A Honfleur ! le plus tôt possible avant de tomber plus bas.

Que de pressentiments et de signes déjà envoyés par Dieu, qu'il est *grandement temps* d'agir, de considérer la minute présente comme la plus importante des minutes, et de faire ma *perpétuelle volupté* de mon tourment ordinaire, c'est-à-dire du Travail !



Portrait de Charles Baudelaire par Gustave Courbet, vers 1848

Poésie

Rêve parisien (Les Fleurs du Mal)

À Constantin Guys

De ce terrible paysage,
Tel que jamais mortel n'en vit,
Ce matin encore l'image,
Vague et lointaine, me ravit.

Le sommeil est plein de miracles !
Par un caprice singulier,
J'avais banni de ces spectacles
Le végétal irrégulier,

Et, peintre fier de mon génie,
Je savourais dans mon tableau
L'enivrante monotonie
Du métal, du marbre et de l'eau.

Babel d'escaliers et d'arcades,
C'était un palais infini,
Plein de bassins et de cascades
Tombant dans l'or mat ou bruni ;

Et des cataractes pesantes,
Comme des rideaux de cristal,

Se suspendaient, éblouissantes,
A des murailles de métal.

Non d'arbres, mais de colonnades
Les étangs dormants s'entouraient,
Où de gigantesques naïades,
Comme des femmes, se miraient.

Des nappes d'eau s'épanchaient, bleues,
Entre des quais roses et verts,
Pendant des millions de lieues,
Vers les confins de l'univers ;

C'étaient des pierres inouïes
Et des flots magiques ; c'étaient
D'immenses glaces éblouies
Par tout ce qu'elles reflétaient !

Insouciants et taciturnes,
Des Ganges, dans le firmament,
Versaient le trésor de leurs urnes
Dans des gouffres de diamant.

Architecte de mes féeries,
Je faisais, à ma volonté,
Sous un tunnel de pierreries
Passer un océan dompté ;

Et tout, même la couleur noire,
Semblait fourbi, clair, irisé ;
Le liquide enchâssait sa gloire
Dans le rayon cristallisé.

Nul astre d'ailleurs, nuls vestiges
De soleil, même au bas du ciel,
Pour illuminer ces prodiges,
Qui brillaient d'un feu personnel !

Et sur ces mouvantes merveilles
Planait (terrible nouveauté !
Tout pour l'oeil, rien pour les oreilles !)
Un silence d'éternité.

II

En rouvrant mes yeux pleins de flamme
J'ai vu l'horreur de mon taudis,
Et senti, rentrant dans mon âme,
La pointe des soucis maudits ;

La pendule aux accents funèbres
Sonnait brutalement midi,
Et le ciel versait des ténèbres
Sur le triste monde engourdi.

Les Foules (Le Spleen de Paris)

Il n'est pas donné à chacun de prendre un bain de multitude : jouir de la foule est un art ; et celui-là seul peut faire, aux dépens du genre humain, une ribote de vitalité, à qui une fée a insufflé dans son berceau le goût du travestissement et du masque, la haine du domicile et la passion du voyage.

Multitude, solitude : termes égaux et convertibles pour le poète actif et fécond. Qui ne sait pas peupler sa solitude, ne sait pas non plus être seul dans une foule affairée.

Le poète jouit de cet incomparable privilège, qu'il peut à sa guise être lui-même et autrui. Comme ces âmes errantes qui cherchent un corps, il entre, quand il veut, dans le personnage de chacun. Pour lui seul, tout est vacant ; et si de certaines places paraissent lui être fermées, c'est qu'à ses yeux elles ne valent pas la peine d'être visitées.

Le promeneur solitaire et pensif tire une singulière ivresse de cette universelle communion. Celui-là qui épouse facilement la foule connaît des jouissances fiévreuses, dont seront éternellement privés l'égoïste, fermé comme un coffre, et le paresseux, interné comme un mollusque. Il adopte comme siennes toutes les professions, toutes les joies et toutes les misères que la circonstance lui présente.

Ce que les hommes nomment amour est bien petit, bien restreint et bien faible, comparé à cette ineffable orgie, à cette sainte prostitution de l'âme qui se donne tout entière, poésie et charité, à l'imprévu qui se montre, à l'inconnu qui passe.

Il est bon d'apprendre quelquefois aux heureux de ce monde, ne fût-ce que pour humilier un instant leur sot orgueil, qu'il est des bonheurs supérieurs au leur, plus vastes et plus raffinés. Les fondateurs de colonies, les pasteurs de peuples, les prêtres missionnaires exilés au bout du monde, connaissent sans doute quelque chose de ces mystérieuses ivresses ; et, au sein de la vaste famille que leur génie s'est faite, ils doivent rire quelquefois de ceux qui les plaignent pour leur fortune si agitée et pour leur vie si chaste.

Baudelaire critique d'art

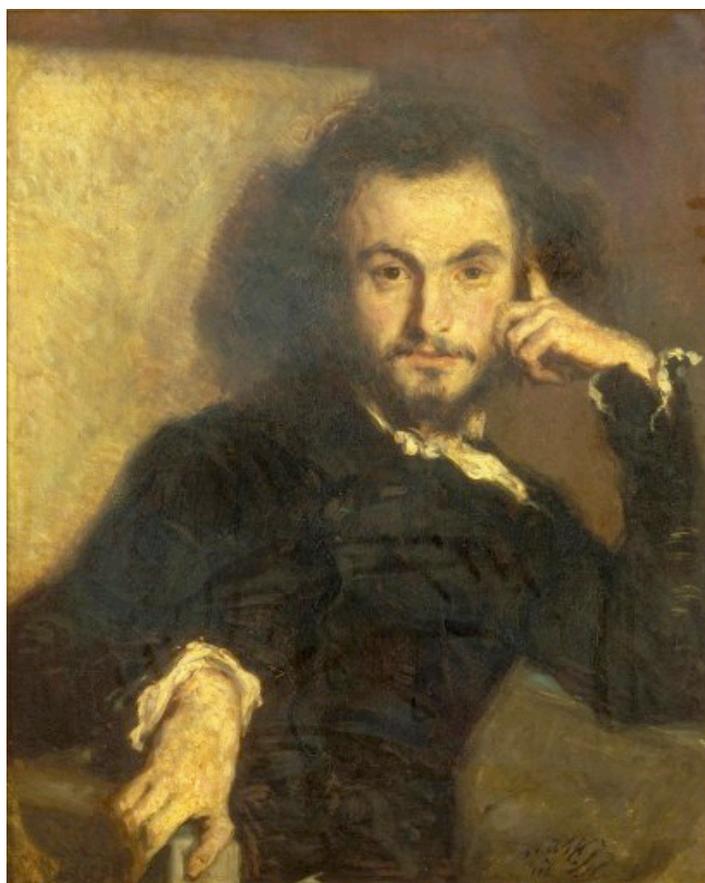
Éloge de l'habit noir "la pelure du héros moderne" (*Salon de 1846*)

“Et cependant, n'a-t-il pas sa beauté et son charme indigène, cet habit tant victimé ? N'est-il pas l'habit nécessaire de notre époque, souffrante et portant jusque sur ses épaules noires et maigres le symbole d'un deuil perpétuel ? Remarquez bien que l'habit noir et la redingote ont non seulement leur beauté politique, qui est l'expression de l'égalité universelle, mais encore leur beauté poétique, qui est l'expression de l'âme publique ; - une immense défilade de croque-morts, croque-morts politiques, croque-morts amoureux, croque-morts bourgeois. Nous célébrons tous quelque enterrement.”

Conclusion du Salon de 1845. L'héroïsme de la vie moderne

Du reste, constatons que tout le monde peint de mieux en mieux, ce qui nous paraît désolant ; - mais d'invention, d'idées, de tempérament, pas d'avantage qu'avant.

Au vent qui soufflera demain nul ne tend l'oreille ; et pourtant l'héroïsme *de la vie moderne* nous entoure et nous presse. - Nos sentiments vrais nous étouffent assez pour que nous les connaissions. Ce ne sont ni les sujets ni les couleurs qui manquent aux épopées. Celui-là sera *le peintre*, le vrai peintre, qui saura arracher à la vie actuelle son côté épique, et nous faire voir et comprendre, avec de la couleur ou du dessin, combien nous sommes grands et poétiques dans nos cravates et nos bottines vernies. - puissent les vrais chercheurs nous donner l'année prochaine cette joie singulière de célébrer l'avènement du *neuf* !”



Charles Baudelaire par Emile Deroy, 1844

Références bibliographiques

Écrits de Baudelaire

Œuvres complètes, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2 volumes, 2001, 1999.

Correspondance générale, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois avec la collaboration de Jean Ziegler, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2 volumes, 1993, 1999.

Nouvelles lettres, présentées et annotées par Claude Pichois, Paris, Fayard, 2000

Traductions

Edgar Allan Poe, *Contes, Essais, Poèmes*, Paris, Robert Laffont, collection Bouquins, 1989.

Traductions de Baudelaire et de Mallarmé complétées de nouvelles traductions de Jean-Marie Maguin et de Claude Richard. Édition établie par Claude Richard.

Ouvrages et articles bibliographiques et critiques

ANONYME, *Charles Baudelaire. Souvenirs – Correspondances*. Bibliographie suivie de pièces inédites, Paris, René Pincebourde, 1872. Ce recueil anonyme a été préparé par Auguste Poulet-Malassis, Charles Asselineau et le vicomte Spoelberch de Lovenjoul.

ASSELINÉAU, Charles, *Charles Baudelaire. Sa vie et son œuvre*, Paris, Lemerre, 1869.

AVICE, Jean-Paul, PICHOSIS, Claude, *Dictionnaire Baudelaire*, Tusson, Charente, éditions Du Lérot, 2002.

COMPAGNON, Antoine, *Les Antimodernes de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, Bibliothèques des idées, 2009.

COMPAGNON, Antoine, *Baudelaire l'irréductible*, Paris, Flammarion, 2014.

CRÉPET, Eugène, *La Jeunesse de Baudelaire vue par ses amis : Buisson, Chennevières, Le Vavasseur et autres témoins : lettres à Eugène Crépet, textes retrouvés par Eric Dayre et retrouvés par Claude Pichois*, éditions Nashville, W. T. Bandy Center for Baudelaire Studies Vanderbilt University, 1991.

CRÉPET, Eugène, *Charles Baudelaire, Étude biographique*, revue et mise à jour par Jacques Crépet suivie des *Baudelairiana* d'Asselineau, Paris, Léon Vanier, 1906, éditions Slatkine Reprints, Genève, 1993.

CRÉPET, Eugène, *Les Poètes français : recueil des chefs-d'oeuvre de la poésie française depuis les origines jusqu'à nos jours*, Paris, Gide, 4 volumes, 1861-1863.

CRÉPET, Jacques, PICHOSIS, Claude, *Baudelaire et Asselineau*. Textes recueillis et commentés par Jacques Crépet et Claude Pichois, Paris, Nizet, 1953.

DELONS, Catherine, *Narcisse Ancelle, persécuteur ou protecteur de Baudelaire*, Tusson, Charente, édition Du Lérot, 2002.

DELONS, Catherine, *L'idée si douce d'une mère. Charles Baudelaire et Caroline Aupick*, Paris, Les Belles Lettres, collection L'histoire de profil, 2011.

FERRAN, André, *L'Esthétique de Baudelaire*, Paris, Nizet, 1968.

GAUTIER, Théophile, *Baudelaire par Gautier*, présentation et notes critiques par Claude Senninger avec la collaboration de Lois Cassandra Hamrick, Paris, Klincksieck, Bibliothèque du XIXe siècle, 1986.

GUYAUX, André, *Baudelaire, un demi-siècle de lectures des Fleurs du mal (1855-1905)*, Paris, PUPS, 2007.

NATTA, Marie-Christine, *La Grandeur sans convictions. Essai sur le dandysme*, Paris, Le Félin, 1991 ; nouvelle édition, Le Félin, 2011.

PICHOSIS, Claude, *Auguste Poulet-Malassis. L'éditeur de Baudelaire*, Paris, Fayard, 1996.

PICHOSIS, Claude, ZIEGLER, Jean, *Baudelaire*, Paris, Julliard, 1987.

PICHOSIS, Claude, *Baudelaire. Études et témoignages*, La Baconnière, Neuchâtel, 1976.

PICHOIS, Claude, *Le vrai visage du général Aupick*, Paris, Mercure de France, 1955.
 PICHOS, Claude, avec la collaboration de PICHOS, Vincenette (éditeurs), *Lettres à Baudelaire*, Langages, Études baudelairiennes, IV-V, À la Baconnière; Neuchâtel, 1973.
 POULET-MALASSIS, Auguste, *Lettres à Charles Asselineau (1854-1873)*, édition établie, présentée et annotée par Christophe Carrère Paris, Honoré Champion, 2013.
 PROUST, Marcel, *Contre Sainte-Beuve*, précédé de *Pastiches et mélanges*, et suivi de *Essais et articles*, édition établie par Pierre Clarac avec la collaboration d'Yves Sandre, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1989.
 SAVATIER, Thierry, *Une Femme trop gaie. Biographie d'un amour de Baudelaire*, Paris, CNRS Éditions, 2003.
 SCHANNE, Alexandre, *Souvenirs de Schaunard*, Paris, G. Charpentier, 1887.
 THÉLOT, Jérôme, *Baudelaire, violence et poésie*, Paris, Gallimard, 1993.
 TORTONESE, Paolo, «Illusion et hallucination chez Gautier, Moreau de Tours et Baudelaire», *Bulletin de la Société Théophile Gautier, Théophile Gautier, conteur et nouvelliste. Mélanges offerts à Claudine Lacoste-Veysseyre*, n°28, Année 2006.
 et 29 octobre 1854, 23 avril 1854.



Portrait de Charles Baudelaire par Félix Nadar vers 1855

CATALOGUES D'EXPOSITION

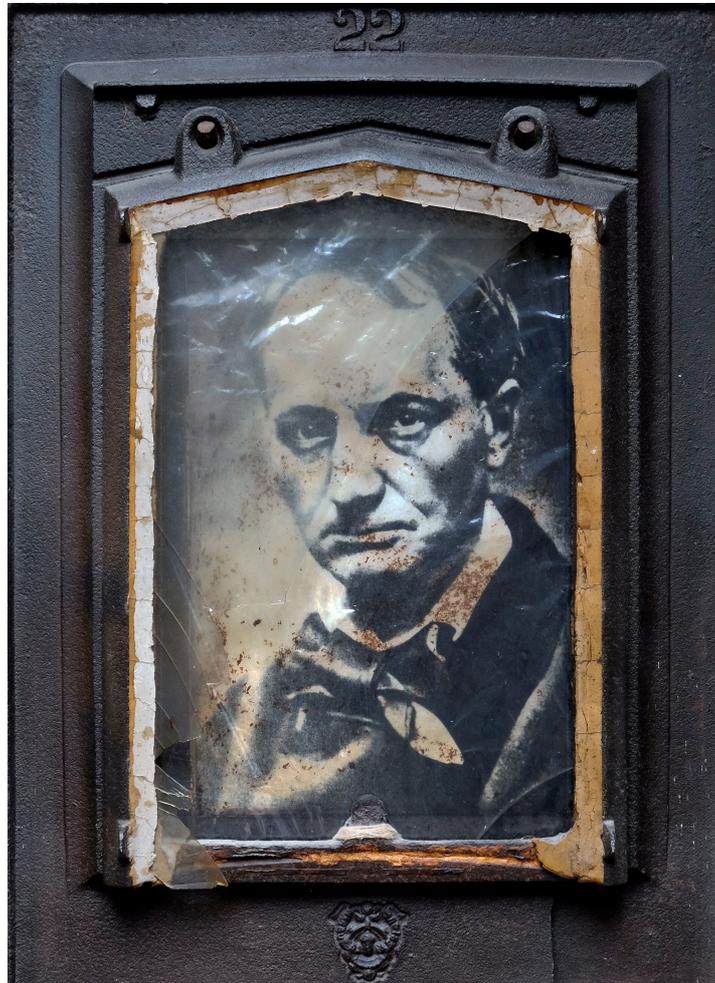
Charles Baudelaire, Exposition organisée pour le centenaire des *Fleurs du Mal*, Bibliothèque nationale, Paris, 1957.

Auguste Poulet-Malassis. Catalogue de l'exposition organisée à la Bibliothèque d'Alençon par les Amitiés Littéraires et Artistiques avec le concours de la Municipalité, de l'Imprimerie Alençonnaise et des collections publiques et privées pour le centième anniversaire de l'édition des *Fleurs du Mal*, octobre 1957, Imprimerie Alençonnaise, 2, place Poulet-Malassis, Alençon, 1957.

Baudelaire, Petit Palais, 23 novembre 1968-17 mars 1969, Paris, Ministère d'État Affaires Culturelles, Réunion des Musées Nationaux, Ville de Paris, 1968.

Constantin Guys 1802-1892. Fleurs du mal, Musée de la Vie romantique, Paris, 8 octobre 2002-5 janvier 2003.

L'Œil de Baudelaire, catalogue de l'exposition du Musée de la Vie romantique, 20 septembre 2016-29 janvier 2017, Paris, Paris Musées, 2016.



Baudelaire. Série « Reproduction interdite n°20 » par Michel Itty, 1994
(Photo. M. Itty, reproduction interdite)